

AES – 17 juin 2026

La justice face à la loi du plus fort

Séance de clôture du cycle 2025-2026

**Une société juste au cœur de l'injuste :
L'aumônerie missionnaire du S.T.O. en 1943**

COMMUNICATION

Jean Chaunu, *Historien et professeur, membre de la commission historique
qui a travaillé sur la cause des 50 martyrs du STO béatifiés à Paris le 13 décembre 2025*

Introduction

Cette conférence est la conséquence d'une rencontre imprévue, celle du thème de l'A.E.S. de l'année 2025-26 : Qu'est-ce qu'une société juste ? et des 50 martyrs catholiques français victimes du décret Kaltenbrunner¹ du 3 décembre 1943 dont leur béatification a été célébrée à Notre-Dame de Paris le 13 décembre 2025.

Il n'est pas indifférent que cette société de militants, d'ouvriers jocistes, de prêtres, de séminaristes, de scouts, ait formé, à sa manière une véritable académie charitable d'entraide sociale. Mais dans l'inconfort et au milieu de tous les dangers. Elle peut donc nous enseigner, nous édifier, malgré les différences de contexte qui nous séparent de nos aînés dans la Foi.

A propos de société, il nous est revenu à l'esprit que l'Eglise s'était définie à l'Epoque moderne comme une *societas perfecta* face aux prétentions absolutistes des Etats, une société non pas parfaite au sens où elle serait constituée de « parfaits », comme le clergé de la secte cathare, mais

¹ Ernst Kaltenbrunner (1903-1946) Nazi autrichien, il succède à Heydrich après son exécution par la résistance tchèque à la tête du RSHA. (Service central de renseignement et de police). Condamné à mort à Nuremberg, exécuté en 1946.

une société qui lui est propre parce qu'elle peut apporter à l'homme ce qui est indispensable à sa fin surnaturelle.

Or, cette société a connu l'heure de l'épreuve, dans l'expérience vécue par plusieurs de ses membres au cours de la seconde guerre mondiale. L'Eglise résiste à des lois injustes quand ces lois nient ce pour quoi elle est faite, c'est-à-dire annoncer l'Evangile, ce que révèle l'apostolat clandestin en Allemagne nazie.

Cette même Eglise va connaître une expérience que nos cinquante assimilaient à « l'Eglise primitive des catacombes », « une Eglise où la charité permet à la justice de vivre au-dessus de ses moyens, sur les lieux de travail des ouvriers requis, en prison après l'arrestation de leurs membres, et même en camp de concentration où l'homme réduit à un numéro, à un « stuck » est souvent un loup pour l'homme, où toute forme de pratique religieuse, pourtant passible de mort, va cependant subsister, qu'il s'agisse de la confession ou de la communion des parcelles d'hosties consacrées et diffusées entre les blocks par des « Tarcisius en rayé », tel un certain Edmond Michelet, futur ministre du général de Gaulle.

Cette communauté constitue une aumônerie clandestine en raison de l'opposition du Reich à toute forme d'institution ecclésiale au service des travailleurs requis. Missionnaire, l'adjectif peut paraître contradictoire avec ce qu'est une aumônerie destinée en principe à une terre de chrétienté plutôt que de mission. Mais missionnaire, elle le fut aussi, du fait même de sa clandestinité qui lui a permis de toucher de nombreuses personnes éloignées de la Foi, qu'il s'agisse d'« assoiffés » ou d'« indifférents », selon les termes employés par le Père **Pierre de Porcaro** (déporté et mort à Dachau le 12 mars 1945).

La société dont nous allons parler recouvre des classes et conditions variées, des ouvriers jocistes (formant plus d'un tiers des effectifs), aux prêtres les plus diplômés. Le Père **Jean Batiffol**, par exemple, agrégé d'histoire, (mort à Mauthausen le 8 mai 1945), neveu et fils d'universitaire, qui a exercé un apostolat intellectuel dans les stalags, puis déployant jusqu'au bout sa charité sacerdotale auprès des malades de l'hôpital de Graz (Autriche). Le célèbre Père **Victor Dillard**, (mort à Dachau le 12 janvier 1945), doyen des cinquante, fêré d'économie, interlocuteur du président Roosevelt. Sans oublier les scouts, les douze religieux franciscains dont l'un, Gérard Couturier, devenu « **Frère Gérard-Martin** » (mort à Buchenwald-Langenstein le 24 janvier 1945) était ancien élève au collège Stanislas. Quatre d'entre eux sont morts en déportation. Ajoutons **Jean Chavet**, le seul jéciste parmi les cinquante, major de sa promo à l'école de chimie de Lyon, mort à Mauthausen le 2 mars 1945 à l'âge de 23 ans.

Un ensemble formant une élite, non pas tant sociale que transversalement chrétienne, par l'engagement militant des jeunes jocistes et le ministère des prêtres et religieux volontaires auprès de leurs compatriotes. Tous sachant pertinemment les risques auxquels ils s'exposent dans le choix d'une vie apostolique. Un ensemble qui fait société dans les grandes régions de l'Allemagne où ils se sont retrouvés, principalement la Rhénanie, la Thuringe, l'agglomération berlinoise.

Société juste, par les œuvres propres aux mouvements d'Action catholique qu'ils ont pratiquées en faveur de leurs proches compatriotes, malades, déprimés, ou privés du secours de leur famille avec le soutien sacramentel et risqué du clergé catholique allemand qui a maintes fois bravé les interdictions de la Gestapo.

L'injuste s'illustre par la domination nazie sur l'Europe -Allemagne comprise -mais aussi par le régime de Vichy, contraint d'arracher ses compatriotes à leur travail, à leur famille, à leur patrie. Le S.T.O. marquant probablement la rupture décisive entre la société civile et le régime infidèle à sa propre devise. Plus précisément, trois injustices dont les cinquante ont été victimes sont à considérer ici :

- Celle du S.T.O. proprement dit qui est une violation des réglementations sur le droit de guerre et d'occupation de la Haye de 1889 et de 1907.
- Celle du décret Kaltenbrunner du 3 décembre 1943 qui interdit toute forme d'apostolat en Allemagne et déclenche la persécution antichrétienne contre les militants d'Action catholique et les membres clandestins du clergé restés en Allemagne.
- Celle, après la guerre, d'une double subversion mémorielle au nom d'une certaine conception politiste de la Résistance et d'une certaine conception marxisante du prêtre-ouvrier.

Un bref historique de la cause est tout d'abord nécessaire pour comprendre qu'il ne s'agit pas de béatifier une quantité d'individus épars, mais de rendre hommage à un tissu social engagé dans une aventure singulière : un apostolat qui réunit tous les états de vie : prêtres séminaristes, religieux, laïcs, dans un contexte particulier.

Il importe de se rappeler ensuite comment et selon quels principes l'épiscopat en est arrivé à un apostolat clandestin, illégal, c'est-à-dire un apostolat de résistance à une coercition injuste.

Nous expliquerons enfin la vie de ces communautés selon les trois phases successives : celle de l'apostolat dans les régions allemandes, de l'internement dans les prisons de la Gestapo. Puis l'expérience concentrationnaire.

Nous concluons sur les leçons de la mémoire et de l'Histoire.

Bref historique de la Cause

La réputation martyrielle des cinquante remonte aux années de l'après-guerre à l'échelle des diocèses. La vox populi se trompe rarement². Il lui faudra cependant attendre 80 ans pour que les 50 martyrs représentant plus d'une trentaine de diocèses soient élevés sur les autels. A l'exception toutefois de Marcel Callo, (mort à Mauthausen le 19 mars 1945), béatifié par Jean-Paul II dès 1987. La raison qui fondait cette cause collective est double.

Tout d'abord la « causa » : L'arrestation des cinquante a une cause commune qui est le décret Kaltenbrunner du 3 décembre 1943, réprimant toute forme d'apostolat en Allemagne.

-Ces prêtres, séminaristes, religieux, laïcs qui se connaissaient ou ont appris à se connaître ont vécu une expérience le plus souvent communautaire particulièrement intense dans leurs lieux de travail, puis, après les arrestations, dans la prison de Brauweiler (Cologne), ou dans celle de Gotha (Thuringe) et enfin dans les camps de concentration, surtout celui de Buchenwald (soit presque la moitié des martyrs).

La cause de béatification a été ouverte le 14 septembre 1988 par le cardinal Decourtray alors président de la Conférence des évêques de France. Mais pour qu'il y ait une cause collective et sous la juridiction de l'archevêché de Paris, il fallait l'accord des diocèses allemands dont dépendaient les cinquante, qui fut obtenu. La Sacrée Congrégation ratifiait donc à son tour le Nihil obstat le 17 février 1992 et conférait la compétence de la Cause à l'archevêque de Paris le 28 février 1992, Mgr Lustiger étant alors archevêque de Paris de 1981 à 2005.

L'enquête fut confiée à Mgr Charles Molette (1918-2013), président des archivistes de l'Eglise de France qui s'était intéressé à l'occasion du 40^e anniversaire de l'ordination de sa promotion au cas de **Jean Tinturier**, séminariste de Bourges (mort à Mauthausen, le 16 mars 1945) et qui, de fil en aiguille, a pu reconstituer tout le réseau des Français engagés dans l'apostolat en Thuringe et établir le lien entre les arrestations et le décret Kaltenbrunner du 3 décembre 1943 qui permettait d'identifier l'odium fidei, c'est-à-dire la cause réelle de leur mort.³ C'est Mgr Molette qui a réuni toute la documentation et accompli l'essentiel du travail⁴.

² Rappelons que nous ne connaissons en grande partie la vie de nos martyrs que grâce à leurs compagnons d'apostolat et de captivité ayant survécu aux camps de la mort et témoigné en faveur de leurs camarades d'infortune. Parmi eux, citons les ouvrages des Pères Louis Brun, Lucien Gabin, Michel Gerbeaux, Roger Pannier, Pierre Harignordoquy, du séminariste Paul Beschet qui ont publié leurs souvenirs dès l'immédiat après-guerre et sur lesquels s'appuie en partie la documentation réunie par Mgr Molette.

³ Ernst Kaltenbrunner, (1903-1946) Nazi autrichien, il succède à Heydrich après son exécution par la résistance tchèque à la tête du RSHA. (Service central de renseignement et de police). Condamné à mort à Nuremberg exécuté en 1946.

⁴ Nous nous référons en partie aux dossiers de béatification des cinquante publiés dans Charles Molette, *Martyrs de la Résistance spirituelle, Victime de la persécution nazie décrétée le 3 décembre 1943*, Edition François-Xavier de Guibert, 1999, (2 vol.). Nous employons dans les notes l'abréviation : MRS. Les noms des martyrs mentionnés une première fois figurent en corps gras.

Entre 1997 et 2010, (date de la reprise des travaux, à la demande du cardinal Vingt-Trois représenté par Mgr Fréchal,) la cause est restée au point mort pour des raisons en partie liées à la querelle mémorielle entre résistance politique et martyr dans le cadre du STO assimilé à la collaboration. L'ensemble a pu être finalisé selon les règles canoniques avant départ à Rome le 19 septembre 2018.

Le contexte : Comment l'épiscopat en arrive à la « solution Saint Paul »

L'Entre-Deux guerres

Le pontificat de Pie XI (1922-1939) a marqué la formation de cette jeune génération née entre 1900 et 1920.

Ubi Arcano Dei (1922) Première encyclique du pontificat, se donne pour projet d'instaurer le règne du Christ dans la société, refaire une société chrétienne par l'Action catholique spécialisée, la participation des laïcs à l'apostolat ministériel sur la base du sacerdoce conféré à tout baptisé, confirmé, prêtre prophète et roi. Le principe est celui de l'apostolat du milieu par le milieu d'où les branches : J.O.C. (Jeunesse ouvrière chrétienne), fondée par le prêtre belge Joseph Cardijn en 1925, introduite en France par l'abbé Georges Guérin en 1927, J.A.C. (Jeunesse agricole chrétienne, en 1929), J.E.C. (Jeunesse étudiante chrétienne, fondée en 1930). L'Encyclique Quas primas au terme de l'année sainte en décembre 1925 annonce l'instauration de la Fête du Christ-Roi (1925) : il s'agit d'étendre la royauté sociale du Christ. A l'occasion du dixième anniversaire de la J.O.C. en France, citons un extrait du discours de l'abbé Cardijn au Parc des Princes le 18 juillet 1937 :

« Jocistes, vous êtes les missionnaires des temps nouveaux. Le Christ vous confie la plus sainte des missions, celle de sauver tous vos frères et sœurs de travail. Pour cette tâche immense, il faudra des apôtres, vous serez ces apôtres. Il faudra des martyrs, vous serez ces martyrs. Il faudra des saints. Vous serez ces saints. »

On se rappellera qu'en 1939, un jeune sur cinq est formé par des organismes dépendant de l'Eglise catholique d'où l'opposition des évêques à toute uniformisation des mouvements de jeunesse sous Vichy. « Jeunesse unie, oui, jeunesse unique, non » (24 juillet 1941). Le régime nazi savait très bien l'obstacle que représentait l'Eglise de France à l'emprise idéologique du Reich :

« Il n'y a en France qu'un groupe de jeunesse, celui de la jeunesse catholique qui ait dès maintenant une influence accusée dans la vie de la France réelle. Son organisation est remarquable » écrivait Baldur von Schirach (chef des Jeunesses hitlériennes en 1939)⁵. D'où les mesures prises par l'occupant dès 1940, interdisant les mouvements J.O.C., J.E.C., J.A.C. et scoutisme en zone occupée

⁵ *Wille und Nacht*, Janvier 1939, cité dans Gérard Cholvy, Yves-Marie Hilaire, *Histoire religieuse de la France contemporaine, tome 3 (1930-1988)*, Toulouse, Privat, 1988, p.35-36.

et l'arrestation de l'aumônier général Georges Guérin emprisonné à Fresne entre août et décembre 1943 par les Allemands pour avoir maintenu l'activité de la J.O.C. malgré interdiction.

Défaite de 1940, Occupation, conséquences

La défaite de juin 1940 est un choc psychologique durable pour l'ensemble de la communauté nationale et pour l'Eglise aussi. Une France en lambeaux :

Pour le pays, la défaite de 1940 signifie près de 100 000 tués dans la campagne de France, des centaines de milliers de personnes déplacées dans le contexte de la Débâcle, 1,6M de prisonniers de guerre (P.G.) emmenés en Allemagne dont 2800 prêtres et des centaines de séminaristes.

La guerre va opérer une prise de conscience de l'éloignement de la pratique religieuse d'une partie importante de la population. Expérience vécue par les séminaristes, les prêtres mobilisés puis en captivité en Allemagne, les militants d'Action catholique aux côtés de leur camarades d'infortune dans le cadre du STO pour la plupart très éloignés de la foi. C'est cette prise de conscience que traduit l'ouvrage de sociologie religieuse des aumôniers jocistes Henri Godin et Yvan Daniel, *La France pays de mission ?* (1943) véritable best-seller de cette époque qui a été lu par bon nombre de nos futurs martyrs mais d'abord par Mgr Suhard, nouvel archevêque de Paris, hanté par la question missionnaire. La thèse soutenue, mais discutée, est que même les jocistes dans leur cadre paroissial ne parviendraient pas à pénétrer la masse prolétarienne. Situation d'urgence donc pour l'Eglise de France qui doit faire face à de nouveaux défis. En particulier la présence de 700 000 travailleurs français en Allemagne, privés d'aumônerie.

A partir de mars 42, le Reich recourt à de la main-d'œuvre civile en Europe (soit 13M de personnes, 2/3 de civils requis, 1/3 de P.G. transformés) pour faire fonctionner la machine de guerre allemande. Le commissaire à la main d'œuvre Fritz Sauckel⁶ est chargé de faire pression sur la France pour obtenir 300 000 travailleurs. Seulement quelque 185 000 Français répondent à l'invitation sur la base du volontariat ou sous la contrainte selon les cas. Les effectifs ne suffisant pas, le S.T.O. est instauré par Vichy pour répondre aux exigences du Reich le 16 février 1943, sous le fallacieux prétexte de combattre le bolchevisme. Un an plus tard, 700000 Français travaillaient en Allemagne (en échange de 170000 prisonniers libérés. Puis quelques mois plus tard, le 20 avril 1943, la Wehrmacht autorise la transformation de 250 000 prisonniers de guerre en travailleurs civils, en violation de la convention de Genève. Au total, plus d'un million de Français travaillent

⁶ Fritz Sauckel (1894-1946). Commissaire de la main d'œuvre en 1942. Jugé à Nuremberg en 1946 comme principal responsable de programme des « ouvriers esclaves ». Condamné à mort et exécuté.

en Allemagne en août 1944, soit pour moitié des civils et, pour une autre moitié, des P.G. « transformés ».

Le S.T.O. pose des problèmes de conscience qui relèvent de l'obéissance ou non à un ordre injuste : Fallait-il refuser le départ en Allemagne ou fallait-il au contraire considérer le refus de partir comme un acte égoïste, la charge retombant sur un autre travailleur. Fuir le S.T.O., n'était-ce pas laisser les ouvriers en Allemagne sans soutien spirituel ? Le jociste drômois **Jean Perriolat** (mort à Mauthausen le 14 avril 1945) participe à la manifestation de Romans du 10 mai 1943 organisée par de jeunes militants communistes. Mais quelques jours plus tard, quand il reçoit son ordre de départ, son réflexe, comme tout jociste est de « ne pas laisser tomber les copains.⁷ »

-Cas de conscience pour la hiérarchie qui ne parle pas d'une seule voix sur la question. Mgr Gerlier, (Lyon), Saliège (Toulouse) et finalement Liénart (Lille) sont opposés au S.T.O. qui « n'oblige pas en conscience », tandis que Suhard se montre plus prudent dans l'idée -qui va s'avérer illusoire- d'obtenir la reconnaissance d'une aumônerie des travailleurs français en Allemagne.

Car au-delà de l'injustice subie, c'est bien le soutien spirituel et sacramentel des travailleurs chrétiens requis en Allemagne qui hante la conscience pastorale. Et cette hantise est partagée par la base, les militants jocistes eux-mêmes étant en manque d'aumôniers. Il ne sera pas dit enfin que le clergé sera resté en France sans se soucier des ouvriers partis en Allemagne.

Ce souci pastoral est partagé par des prêtres, aumôniers, séminaristes qui vont s'engager dans un apostolat clandestin. Le Père jésuite Victor Dillard qui part en Allemagne est sensible au fait que les jocistes sont plus sollicités que les jécistes. « Ma vie, je l'ai offerte pour l'Eglise et la classe ouvrière », dit le Père Dillard au Père Riquet⁸ avant de mourir à Dachau⁹.

Dès janvier 1943, Suhard se rend à Rome et s'entretient avec Pie XII qui se préoccupe aussi des conditions de vie morale et spirituelle des travailleurs. Le Pape prend des mesures canoniques permettant aux prêtres prisonniers d'assister les travailleurs civils et même de pouvoir le faire dans la clandestinité en l'absence d'aumônerie légale. Ce que le Pape appelle « la solution Saint-Paul » (car saint Paul a travaillé de ses mains, en un sens il a été le premier prêtre missionnaire et ouvrier).

⁷ MRS, tome 2, p.1073.

⁸ Michel Riquet (1898-1993), célèbre jésuite, membre de plusieurs réseaux de résistance, arrêté en janvier 1944, déporté à Mauthausen puis à Dachau avec Edmond Michelet. Auteur de *Chrétiens de France dans l'Europe enchaînée, genèse du secours catholique*, Editions SOS, 1972.

⁹ MRS, tome 1, p. 414.

Cette « solution Saint Paul »¹⁰, adoptée en mars 1943 aux lendemains de la loi du S.T.O. est explicitement assumée par Pie XII lui-même ainsi que par l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques.

La raison est que face à une loi qui empêche une personne d'exercer son ministère légitime, aucune obéissance n'oblige en conscience, parce qu'une loi injuste n'a pas valeur de loi.¹¹ Telle fut déjà l'explication de la conduite du Saint-Siège dans ses tentatives d'apostolat clandestin en Russie soviétique (Mission d'Herbigny)¹² au cours des années 20, et dans la validation par Pie XII de la « Mission Saint Paul. »

Cet apostolat se structure progressivement avec l'arrivée de prêtres au cours de l'année 1943, soit une vingtaine originaire de France. Parmi les 10 prêtres morts en camp de concentration, citons deux d'entre eux morts à Dachau, le Père de Porcaro et le jésuite Victor Dillard, un troisième, l'abbé vendéen **René Giraudet**, mort dès son arrivée en France en juin 1945 des suites des mauvais traitements au camp de Bergen-Belsen¹³.

Mais l'apport majeur provient des stalag-oflag. Parmi les 250 000 prisonniers de guerre transformés, 273 prêtres et nombreux séminaristes acceptent de répondre à la demande de l'aumônerie Rodhain qui agit de concert avec Mgr Suhard et l'épiscopat français. Notons parmi eux les 6 candidats du camp VIG : les Pères Lucien Gaben, Edmond Cleton, Pierre Martin, Louis Brun, Roger Pannier et **Maurice Rondeau**, ce dernier, mort des suites de sa déportation à Buchenwald, le 3 mai 1945¹⁴.

Vie de ces communautés

Trois phases successives caractérisent la vie de ces communautés : L'apostolat dans les régions allemandes, l'arrestation et l'internement dans les prisons comme celles de Brauweiler (Cologne) et celle de Gotha (Thuringe), puis la déportation vers les camps de concentration. En considérant ces trois phases, il est frappant de constater qu'elles se présentent comme un drame religieux en trois actes, vécu par tout un corps social¹⁵. La première phase est tout entière dans l'organisation des cellules d'Action catholique, la seconde (arrestation, internement) est sous le signe de la prière de

¹⁰ Charles Molette, *La « Mission Saint Paul » traquée par la Gestapo*, Paris, Edition François-Xavier de Guibert, 2003, 357 p.

¹¹ Don Luigi Sturzo, « De l'obéissance aux pouvoirs constitués, Réflexion sur le temps présent. » *La vie intellectuelle*, 10 septembre 1938, p. 404-410.

¹² Paul Wenger, *Rome et Moscou (1900-1950)*, Desclée de Brouwer 1987.

¹³ Lucien Guéry, *L'Abbé René Giraudet (1907-1945), Curé en France, ouvrier à Berlin*, Fontenay-le-Comte 1979. 315p. Voir aussi MRS, tome1, pp. 263-265.

¹⁴ MRS, tome 2, pp.657-689.

¹⁵ Le célèbre romancier Maxence Van der Meersch (1907-1951) auteur de *Pêcheur d'hommes* (1940) aurait voulu écrire la vie de ces martyrs. Mais la maladie l'a emporté trop tôt.

communion dans l'épreuve décisive où chacun prie pour le membre souffrant à défaut de pouvoir lui apporter une aide directe. La troisième, (déportation) sous le signe de l'oblation, du don sans retour.

Apostolat

Les militants jocistes n'attendent pas l'arrivée ou l'identité déclarée de prêtres clandestins pour s'organiser. Avant même les initiatives de l'épiscopat français dont nous venons de parler à l'instant, un apostolat spontané apparaît donc fin 1942 début 1943 en Thuringe et en Rhénanie sous l'impulsion de fédéraux jocistes requis. La vie de des cinquante dans le cadre professionnel des entreprises s'organise selon les méthodes du « Voir, juger, agir » de l'Action catholique : formation de cellules, d'équipes, lecture de l'Evangile, messes dominicales, récollection, action caritative en faveur des compatriotes malades, contact en entreprise auprès des ouvriers français du S.T.O. éloignés de toute pratique religieuse. Elle va bien sûr ensuite bénéficier de l'aide sacerdotale de prêtres français mais aussi de l'Eglise catholique d'Allemagne, spécialement en Rhénanie, pour les offices religieux et pour d'autres services.

Ces catholiques français déportés du travail touchent à l'évidence le cœur des catholiques allemands. La communion de foi et une hostilité implicitement commune au nazisme en constituent le socle. Le fait aussi que les Français soient des exilés du travail tandis que les Allemands sincèrement catholiques sont en quelque sorte des exilés de l'intérieur révèle aux deux communautés leur appartenance commune à un même corps souffrant. Les Français ont pu compter sur l'aide des aumôniers du Kolping-Haus de Cologne, maison d'accueil pour les ouvriers, fondée par l'abbé Kolping¹⁶. A Berlin, le foyer de Schöneberg des soeurs allemandes de saint-Vincent de Paul était le point de ralliement des ouvriers jocistes qui y étaient hébergés. En contrepartie, ces mêmes jocistes ont réparé le monastère touché par les bombardements alliés.

Mais en Rhénanie comme ailleurs, les prêtres allemands sont tenus de garder leurs distances vis-à-vis des étrangers sous peine de représailles. Il faut donc ne pas les compromettre afin de les protéger. L'Abbé Louis Brun était protégé par la supérieure de l'hôpital de Siegburg. Mais elle subit la visite de la Gestapo qui l'informe qu'un prêtre français ennemi du Reich est dans ses murs. Elle feint de s'en étonner mais s'engage à intercepter le courrier de l'Abbé. La Gestapo rassurée étant partie, elle déclare à l'Abbé Brun : « Vous décollerez vos enveloppes avec ce coupe-papier très fin

¹⁶ Adolph Kolping (1813-1865), prêtre social allemand, l'un des inspirateurs de l'encyclique *Rerum Novarum* (1891)

et tout ce qui est relatif à la JOC, aux messes et réunions, vous le garderez et moi je transmettrai ce qui est sans importance à la Gestapo.¹⁷ »

Dans la capitale du Reich, Mgr Konrad von Preysing, archevêque de Berlin parlant couramment le français, ayant inspiré l'encyclique *Mit Brennender Sorge* de mars 1937 a été l'un des évêques résistant au nazisme. Ses écrits sont reproduits par le Père de Lubac dans les Cahiers clandestins du Témoin chrétien : « Une religion du sang s'est dressée face à nous. Les signes de la lutte qui s'est engagée, allant du rejet méprisant de l'Évangile du Christ à la haine ouverte et passionnée, sont clairement visibles autour de nous.¹⁸ »

L'évêque s'est montré bien disposé à l'égard de la communauté française de Berlin. Dès août 1940 il demande aux prêtres allemands de mettre à la disposition de leurs homologues français les objets liturgiques leur permettant de célébrer la messe dans les camps. Il avertit les aumôniers français (Hadrien Bousquet, René Giraudet et Marcel Manche) de l'insistance avec laquelle la Gestapo observe tous les faits et gestes de l'Eglise d'Allemagne.

L'aide du clergé allemand a été à maintes reprises évoquée chez nos témoins survivants qui lui rendent hommage pour tous ses services rendus. On se rappellera que les ecclésiastiques allemands représentent le deuxième groupe de prêtres déportés à Dachau après les Polonais et avant les Français.¹⁹

Arrestation et internement

De septembre à novembre 1943, des enquêtes sont effectuées par la police nazie pour repérer les groupes, leur origine, leurs responsables, leurs membres, leurs activités, leurs projets. Les renseignements ainsi rassemblés débouchent sur l'ordonnance du 3 décembre 1943 visant tout l'apostolat catholique français promulgué par Ernst Kaltenbrunner. S'ensuivent des arrestations échelonnées de janvier à août 1944, dans plusieurs régions d'Allemagne.

Parmi les prisons à retenir, celles de Brauweiler, à Cologne et celle de Gotha (Thuringe) ont donné lieu à des expériences communautaires de détention des futurs martyrs sur une durée de près de deux mois pour les premiers arrivants. Le groupe « Cologne-Rhénanie », comme le désignaient eux-mêmes les acteurs de l'apostolat dans cette région, est le plus nombreux : il a suscité plus de soixante arrestations sur lesquelles on compte plus de vingt victimes.

Cette période a été vécue par les détenus de Brauweiler et de Gotha, comme une longue et douloureuse retraite spirituelle, où, pour reprendre la formule de l'un d'eux, le séminariste de

¹⁷ Cité par Michel Gerbeaux, *Un déporté se souvient ! Vingt ans après*, Chartres 1964, p. 75-76.

¹⁸ Cité par Mgr Wolfgang Knauff, dans *Face à la Gestapo, Travailleurs chrétiens et prêtres du S.T.O., Berlin 1943-1945*, Le Cherche midi, 2007, p.40.

¹⁹ Guillaume Zeller, *La baraque des prêtres, Dachau 1938-1945*, Tallandier 2015, p.38.

Bourges Jean Tinturier, comme un « noviciat du martyr. »²⁰ Et **Camille Millet**, ouvrier horticulteur d'Ivry, (mort au camp de Flossenbürg, le 14 avril 1945) déclare avoir découvert à Gotha « une autre forme d'apostolat, celle de la rédemption par la prière et les sacrifices. Donc agissons par la prière puisque nous ne pouvons le faire par action (...) Après tout s'il faut des martyrs à la JOC, nous pouvons faire ça.²¹ » Début août, par suite de l'encombrement de la prison de Gotha, les militants catholiques français sont regroupés dans une seule pièce, une grande cellule de la prison située au dernier étage, appelée la « Kirche » parce que le pasteur luthérien venait antérieurement le dimanche y évangéliser les détenus de droit commun. Les détenus français parlent de la « chambre haute » en référence aux Actes des Apôtres²². Camille Millet confectionne avec des immortelles une croix qui est fixée au mur et bénite par Jean Lecoq, cette même croix devant laquelle plusieurs des futurs martyrs ont prié qui était exposée à Notre-Dame de Paris le 13 décembre 2025.

Non loin de Brauweiler, ancien monastère bénédictin transformé en prison, on peut entendre l'orgue et les chants religieux d'une abbaye. Mais le dimanche 13 août, vers 9 heures du matin, Frère Gérard-Martin, lance avec audace le chant du « Kyrie » et annonce le « Credo ». Fritz, le chef de la prison, furieux, ordonne de faire sortir chaque détenu de sa cellule : Longue harangue, cris, menaces. Le chef déclare qu'il ne veut pas que sa prison devienne un « repaire de corbeaux ». C'est l'occasion pour chacun de faire un geste amical à ses camarades qui ne s'étaient pas vus depuis leur incarcération.

Quand commencent les séances de torture, chacun transmet l'annonce à son voisin par un coup contre le mur et à genoux dans sa cellule, les bras en croix, s'unit dans la prière pour que leur camarade porte un témoignage de foi face à leurs bourreaux.

La haine nazie du christianisme est chose ancienne et trop connue pour que l'on s'y étende. Elle est déjà implicitement contenue dans le « christianisme positif » du Deutscher Arbeiter Partei de 1920 qui prône un christianisme germanique coupées de ses racines judaïques. L'idée qui se dégage des interrogatoires souvent violents est que les prêtres, religieux séminaristes, laïcs jocistes, sont les instruments d'une conspiration provenant du Vatican et de Mgr Suhard. La plupart des interrogatoires qui nous ont été rapportés par les témoins des martyrs abordent l'encyclique Mit Brennender Sorge :

-Vous connaissez l'encyclique Mit Brennender Sorge

²⁰ MRS, tome1, p. 201.

²¹ MRS, tome 1, p.159.

²² Témoignage de Fernand Morin, dans Lucien et Lydie Millet, *Camille Millet. Un des cinquante*, 1995, p. 144.

-Oui !

Elle condamne le nazisme ?

-Oui !

-Donc, obéissant aux encycliques, vous travaillez contre nous !²³

Expérience concentrationnaire

L'univers concentrationnaire nazi est une entreprise de déshumanisation par les conditions de vie (sévices de toutes sortes par les kapos qui sont des condamnés de droit commun. Epuisement par le travail et sous-alimentation conduisent un grand nombre de déportés à la mort. A la fin de la guerre, les épidémies de typhus ont touché certains camps dont ceux de Dachau et de Buchenwald générant des scènes d'apocalypse. Pourtant, en dépit de cette déshumanisation voulue où le mal s'est déchaîné, où le « chacun pour soi » peut être une question de survie, une société charitable n'a pu entièrement disparaître. C'est dans cet univers de terreur et de mort que la charité est synonyme d'héroïsme. Soutien, partage, pardon en sont les expressions les plus fortes.

Il s'agit d'abord de soutenir le vouloir-vivre et l'espérance de son frère de captivité, de partager le minimum vital de nourriture. Le franciscain frère Gérard-Martin (mort à 24 ans au kommando de Langenstein le 25 janvier 1945) se fait rabrouer par l'abbé Louis Brun parce qu'il donne un morceau de son pain au détenu russe, mettant sa propre survie en danger. Frère Gérard-Martin lui répond que François d'Assise n'aurait pas agi autrement.

Il s'agit de soutenir son compagnon au moment de l'appel qui dure deux heures à l'entrée du block en plein hiver, les pieds dans la neige, afin qu'il ne tombe pas, il s'agit surtout de soutenir son compagnon à bout de force dans les « marches de la mort », sa chute entraînant son exécution immédiate par le SS. Plusieurs de nos martyrs sont morts, abattus comme des chiens, sur le bord de la route, dans cette ultime épreuve qui pouvait durer des jours.²⁴

La capacité de pardonner : Pierre de Porcaro pressentant son arrestation prochaine et sachant qui l'avait dénoncé, demande à son frère Yves, aumônier transformé, de lui jurer de ne pas dénoncer le Français qui surveillait ses faits et gestes et en informait la Gestapo.²⁵ Après la guerre, son frère reconnu le délateur dans le métro parisien. Il tint néanmoins promesse.

²³ Témoignage du Père Roger Pannier, rapporté par le Père Lucien Gaben dans *L'honneur d'être témoin, De l'action catholique aux camps de concentration*, Albi, Secours catholique, 1990, p.67.

²⁴ Paul Beschet, *Mission en Thuringe au temps du nazisme*, Les éditions ouvrières 1989, pp.208-215.

²⁵ Charles Molette, *Pierre de Porcaro*, Editions Socéval, 2005, p.110-111.

De même, lorsque son camarade se répandait en malédictions contre les kapo, Frère Gérard-Martin répliquait : « Tu as tort de les maudire, il faut les aimer, ce sont des malheureux et il faut accepter nos souffrances et les offrir à Dieu en priant pour le salut de ceux qui nous font souffrir.²⁶ »

L'une des expériences oblatives les plus fortes nous est donnée par le ministère de l'Abbé **Jules Grand** du diocèse du Puy, mort à Langenstein les 17-18 janvier 1945, un chantier dépendant de Buchenwald destiné à la construction d'une usine souterraine. La mortalité de ce bagne devait atteindre plus d'une centaine de morts par jour du fait des conditions de travail effroyables. Celui que l'on a appelé l'« Abbé de la bétonneuse » peut, tout en actionnant la machine, et à l'insu des kapos, entendre discrètement en confession les travailleurs qui lui apportent les sacs de ciment et leur donner la communion, une parcelle d'hostie. A bout de force, il s'effondre le 14 janvier 1945. La rumeur se répand dans le tunnel : l'abbé se meurt. « J'étais un pauvre type, c'est ton collègue, l'abbé de la bétonneuse qui m'a remis d'aplomb, » dit l'un d'eux à l'abbé Brun. Ce dernier témoigne : « C'est le rayonnement de ce prêtre qui explique le religieux silence qui accompagne la colonne emportant, comme de coutume, ses morts et ses agonisants, parmi lesquels je reconnus mon frère de sacerdoce. » Amené au « Revier », l'infirmerie du camp, convaincu que sa rencontre avec le Maître, enfin, ne saurait tarder, il se communia une dernière fois, confia à un ami de l'Abbé Brun la petite boîte de fer blanc qui contenait les précieuses parcelles d'hosties consacrées et, après 48 heures de silence et de prières, l'abbé Grand rendit son âme à Dieu en prononçant ces mots : « J'offre ma vie pour la libération de tous les bagnards.²⁷ »

Conclusion : les leçons de la mémoire et de l'histoire.

Le psychiatre juif autrichien Viktor Frankl qui avait connu plusieurs camps de concentration résumait sans ambages le constat que d'autres, parmi les témoins des futurs martyrs, ont pu confirmer : « Nous tous qui avons passé par des milliers de hasards heureux ou de miracles divins- appelons-les comme on veut- et qui avons sauvé notre vie, nous le savons et nous pouvons le dire tranquillement : les meilleurs ne sont pas revenus²⁸. » Les amis de nos martyrs, les Pères Brun, Gaben, Pannier, Gerbeaux, Harignordoquy en étaient bien convaincus, eux aussi. Pour ceux qui sont restés sur cette terre, pas de doute : leurs frères martyrs étaient prêts. Toute leur vie avait été donnée sans retour. Et c'était vrai aussi bien des militants jocistes que des séminaristes, religieux, prêtres. Nous avons parlé du frère Gérard-Martin. Ses actes parlent d'eux-mêmes. Pour un Père

²⁶ Témoignage de Raymond Soulas, rapporté par Lucien Gaben dans *L'honneur d'être témoin*, op. cit., p.134.

²⁷ Témoignage du Père Louis Brun rapporté dans Michel Gerbeaux, *Un déporté se souvient*, op.cit., p. 193.

²⁸ Viktor Frankl, *Un psychiatre déporté témoigne*, Editions du Chalet 1973, p. 20.

Michel Riquet et pour tous les témoins cités, il ne faisait aucun doute que Porcaro, Dillard, Cendrier et bien d'autres étaient des martyrs, par les actes qu'ils avaient posés sans retour.

« Pourquoi avons-nous survécu ? » C'est la question que se poseront bien des témoins de nos martyrs qui sont revenus : l'un des survivants, Robert Galinier répond : Pour « témoigner en faveur de **Raymond Cayré** » : jeune prêtre du diocèse d'Albi, tout juste ordonné le 28 janvier 1940, formé par le Père Rondeau l'un et l'autre compagnons de déportation à Buchenwald, l'un et l'autre faisant partie des cinquante martyrs²⁹. Hans Urs von Balthasar dit en théologien : « Ce que les chrétiens ont aimé et admiré chez leurs martyrs, c'est qu'ils ont pu donner avec le sacrifice de leur vie une réponse totale humainement adéquate à l'acte de leur Seigneur³⁰ »

Mais la déchirure que la France a subie en raison de sa défaite humiliante a généré une « mémoire désunie » (Olivier Wieviorka), qui n'a pas épargné non plus l'Eglise. Entre la singularisation du résistant politique d'un côté, et de l'autre, le nouveau prêtre-ouvrier qui doit s'enfouir dans la masse pour ne plus faire qu'un avec la cause prolétarienne, se substituant aux prêtres missionnaires de la « solution saint Paul », la mémoire injustement compromise des cinquante martyrs avec celle, honteuse, du S.T.O., a tardé à se faire connaître. Il semble, disait le Père de Lubac au Père Daniélou en 1945 que l'Eglise ait honte de ses martyrs³¹. Il faudrait plutôt dire au passé qu'elle a eu honte. C'est que la sécularisation de la cause politique et résistante a prévalu sur celle des martyrs morts en haine d'une Foi qui n'est pas de ce monde.

Et pourtant, dans la Bulle d'indiction « Tertio millenio adveniente » (1994) pour le Grand jubilé de l'an 2000, Jean-Paul II rappelait aux Eglises locales de garder le souvenir de la terreur et de la persécution, de veiller à constituer les « martyrologes » honorant la mémoire des saints martyrs des communautés chrétiennes. Et tout récemment encore, dans sa lettre sur le renouvellement de l'étude de l'histoire de l'Eglise » le 21 novembre 2024, le Pape François rappelait qu'« il n'y a pas d'histoire de l'Eglise sans martyre et qu'il ne faut jamais perdre cette mémoire précieuse. » C'est donc un devoir de justice quant à la vérité historique et un acte de charité envers ceux qui sont morts en haine de la Foi.

²⁹ MRS, pp.691-722, tome 2

³⁰ Hans Urs von Balthasar, *Nouveaux points de repère*, Editions Communio-Fayard 1980, p.366

³¹ Lettre du père Henri de Lubac au père Jean Daniélou, *Bulletin des amis du cardinal Daniélou*, n°8, mars 1982, p. 49, septembre 1945, citée dans Charles Molette, *En haine de l'Evangile*, Fayard, 1993, p. 25.